

## *Les fenêtres*

L'écriture brime le corps, la peinture le délivre.  
Et c'est là leur seule différence. Maggy et moi poussons des cris. Cri de joie, cri d'amour, cri d'allégresse pour elle. Cri de douleur, cri de révolte, cri de colère pour moi. Et ce sont les mêmes cris. Je vous raconte l'ombre, elle vous montre la lumière. Et l'une de l'autre sont inséparables, l'une sans l'autre sont inexistantes. Il n'y a pas à comprendre. La peinture comme l'écriture, toutes deux viennent du ventre et parlent un même langage. Ainsi, votre peinture vient en moi comme si elle était chez elle.

On est devant vos tableaux, Maggy, comme devant une trop vive clarté. Et d'abord, le regard ébloui cherche à s'écarter. On va d'un tableau à un autre, d'une peinture à la suivante, comme aveugle d'avoir soudain trop à regarder. Il en est ainsi de la lumière, l'ombre sert à s'en protéger. On a déjà ses préférences dans cet à peine vu. On sait déjà où il conviendra de revenir quand l'œil se sera fait à tant de mouvement dans un monde si souvent immobile.

Les toiles ne seront jamais assez grandes pour vous, le monde autour d'elles en est éclaboussé. Vos peintures s'échappent. Les mots du testament se prennent pour des papillons, le regard de l'enfant rouge reflète la savane, le corps de l'homme se dévoile de l'intérieur, les dernières respirations d'un mois de mai frissonnent de douceur. La nervure d'un blanc qui fuse, traverse l'air en sifflant.

Je vous vois peindre comme on danse, Maggy, vous jetant sur la toile, virevoltante et enfiévrée. Comment expliquer autrement qu'une si petite femme puisse délivrer une si

grande force sans en être épuisée. Comment expliquer que pour parler de vous, il m'a fallu quitter le bureau, aller en pleine lumière, debout au milieu de mes arbres. Il est très difficile d'écrire debout, mais avec vous, on ne peut faire autrement. Il vous faut de l'espace, il vous faut de l'élan.

Il y a des gens dans vos peintures. On ne le sait pas parce qu'on les voit, on le sait parce qu'ils vous regardent. Vos tableaux bougent et ils regardent. Du bout de votre pinceau, vous déchirez un voile pour révéler les fragments d'un seul et même regard. C'est cela votre travail, ouvrir des trouées sur un autre monde pour que nous puissions le contempler. Eperdus de cette immensité à fleur de chair.

Vous poussez des cris qui sont bien plus grands que vous, qui vous auraient brûlée si vous les aviez contenus. On est devant vos peintures, et il n'y a plus de tableau. On se tache de bleus exaltés, on se lave à des jaunes insoumis, on s'allonge dans des terres brûlées, on s'endort dans des blancs dégivrés. On se réveille dans des roses fuchsias, des carmins en furie.

On s'embrase, on s'enivre et puis on se retire. On n'est pas encore assez grand pour vivre constamment sous ce regard-là. On se repose. On a été touché par quelque chose qui nous dépasse. On s'est déployé un instant de cette vie qui froisse. On repart avec une étincelle à l'intérieur de soi.

Sous le feu des peintures comme sous l'encre des mots, on n'en apprend pas plus que ça, chère Maggy : il n'y a rien à comprendre, il n'y a qu'à s'abandonner.

Loubens. Août 1999.  
**Frédérique Martin**